Nouveaux espaces commerciaux en migration : Le marché de la beauté et des produits de « désir » au Maroc

Hicham Jamid

Sociologue, post-doctorant au LPED, IRD Aix-Marseille Université
Associé au LMI-MOVIDA et Fellow à ICMigration

Sophie Bava

Socio-anthropologue à l'IRD-AMU-LPED, Coordinatrice du LMI-MOVIDA
Co-rédactrice en chef de la revue Afrique(s) en mouvement

Avec le durcissement des politiques migratoires à l'échelle internationale, la fermeture des frontières européennes et la mise en œuvre d'une politique sécuritaire visant à restreindre l'accès à l'espace Schengen, des migrant.e.s originaires d'Afrique subsaharienne se retrouvent souvent bloqué.e.s au Maroc et sont contraint.e.s de s'y installer plus durablement. Bien que de nombreux auteurs et autrices (1) aient exploré les différentes dimensions de cette réalité migratoire, comme les conditions de vie et d'habitat, d'accès à l'éducation, à la santé, au travail, le droit ou encore la question religieuse, il reste des terrains en friche, notamment autour du commerce de rue et des activités économiques en général exercées par les migrant.e.s au Maroc.

Avec pour ambition d'améliorer l'état des connaissances sur l'immigration d'origine subsaharienne au Maroc, nous avons réalisé dans le cadre du Programme Hubert Curien (PHC) Maghreb « Mondialisation discrète au Maghreb-MONDISMAG (2) » et des travaux de recherche menés au sein du Laboratoire mixte international LMI-Movida, une enquête exploratoire sous forme de terrain partagé (3) qui propose d'appréhender l'une des activités économiques les plus visibles, développée dans les centres urbains marocains par les migrant.e.s dits subsaharien.ne.s (4) : celle du commerce de rue. Parmi les différents produits vendus dans la rue, le commerce des produits cosmétiques et des objets de désir a particulièrement attiré notre attention. Cette enquête, qui s'appuie sur un terrain réalisé en 2018, associe observations

(1) Voir notamment les travaux des auteurs et autrices suivantes : Mehdi Alioua, Anaïk Pian, Mahamet Timera, Mohamed Charef, Nora El Qadim, Mohamed Berriane, Sophie Bava, Bernard Coyault, Nadia Khrouz, Sara Benjelloun, Michel Peraldi, Rachid Benbih, Delphine Perrin, Johara Berriane, Anissa Maa, Ali Bensaad, Nazarena Lanza, Abdourahmane Seck, Annélie Delescluse ou encore Elsa Tyzler.

(2) En ligne : https://mondis.hypotheses.org/

(3) Les terrains partagés au sein du LMI-Movida permettent à des chercheurs ne travaillant pas nécessairement sur le même pays ou la même problématique de croiser leurs compétences à l'occasion d'un travail de terrain commun.

(4) Pour les jeux et les enjeux de catégorisation de ce profil de migrant.e.s au Maroc, voir le livre de Nadia Khrouz, 2019, *L'Étranger au Maroc*, L'Harmattan, Paris, 392 p., coll. Les Mobilités africaines.

participantes, entretiens formels et discussions informelles conduits auprès de commerçant.e.s migrant.e.s de rue dans le quartier de Bab El Had et Bab Chellah à Rabat et à Casablanca au marché dit sénégalais de Bab Marrakech.

Migrants commerçants, Bab El Had, Rabat © Sophie Bava, 2018

Au regard des obstacles majeurs qu'elles et ils rencontrent pour accéder au marché du travail formel marocain, à Tanger, à Rabat, à Casablanca ou à Agadir, nombreux sont les migrant.e.s originaires d'Afrique subsaharienne à trouver dans le commerce de rue une activité économique leur permettant de survivre au Maroc. Si pour certain.e.s d'entre elles et eux ce commerce représente une activité d'attente, une source d'argent provisoire dans l'espoir de continuer leur projet migratoire et de réaliser une éventuelle traversée vers l'autre rive de la Méditerranée, cette activité permet parfois à certain.e.s de s'installer plus durablement au Maroc, tandis que pour d'autres, comme les étudiant.e.s, cela peut être une activité d'appoint ne demandant pas de réelles qualifications. Nous avons décidé de mener une immersion au sein de ce milieu de commerce de rue afin d'observer les rythmes des journées de ces petit.e.s commerçant.e.s migrant.e.s, leurs façons de vendre et de stocker leurs marchandises, les liens qui existent entre vendeur.euse.s, entre celles et ceux-ci et leurs client.e.s, l'organisation sociale et économique de ce petit monde, l'origine de ces marchandises, les grossistes qui les approvisionnent, mais aussi le déploiement de ce type de commerce dans l'espace public marocain.

Nous avons pu ainsi commencer à retracer des chaînes de produits, les réseaux et les astuces pour stocker la marchandise, les profils des vendeur.euse.s, leurs parcours migratoires et leurs trajectoires dans la ville. Au-delà de ces activités économiques et de leur organisation, nous souhaitions surtout apporter un éclairage inédit sur la manière dont ces migrant.e.s, à travers le commerce de rue et les produits vendus, impulsent des modes de consommation originaux et convoquent des imaginaires, anciens et nouveaux, au sein de la société marocaine. Pour cela, notre enquête a porté sur un objet encore peu abordé au Maroc(5) : les produits de beauté et ceux que nous avons qualifiés de produits de « désir », que l'on trouve sur les tables des commerçant.e.s de rue migrant.e.s. Ces produits sont caractérisés, entre autres, par des cosmétiques destinés aux femmes pour blanchir/éclaircir la peau, grossir la poitrine, les hanches, les fesses ou encore soigner les cheveux. Ceux destinés aux hommes sont des comprimés, gels et crèmes pour stimuler l'appétit sexuel ou agrandir le sexe. Ainsi, par leur originalité en rapport avec les autres articles commercialisés (bijoux, accessoires, téléphones portables, etc.) ou les services proposés, en particulier par les femmes

(5) En effet, peu de temps après notre enquête, la chercheuse Annélie Delescluse a réalisé un terrain plus long sur le même espace dans le cadre d'une thèse de géographie soutenue en octobre 2021 : *Jeunes citadins d'Afrique centrale et de l'Ouest au Maroc : les coulisses de la migration au prisme des corps*. Le travail d'Annélie Delescluse prolonge quelques questionnements que nous avons eus sur la perception des corps noirs au Maroc mais ne revient pas sur le marché des produits et objets de désir.

(tressage des cheveux, pose de faux ongles ou de faux cils), nous avons été intrigué.e.s par l'existence d'un tel marché, par son fonctionnement et sa clientèle. Quelle est l'origine de ces produits à peine discrets et pourtant évoquant les corps et l'activité sexuelle, quels en sont les circuits d'approvisionnement ? Comment arrivent-ils sur le marché marocain, et quelle en est leur réception par la population ? Comment sont-ils commercialisés ? Quels sont les client.e.s qui se les procurent ? Et quels sont les discours et les imaginaires auxquels ces produits invitent ?

Bab El Had et Bab Chellah sont situées au centre-ville de Rabat, un espace public marqué par une forte concentration de commerçant.e.s originaires d'Afrique subsaharienne. Si leur installation ne passe pas inaperçue, elle est régulée et souvent empêchée par les forces de l'ordre. D'après les premières données collectées, les commerçant.e.s disent que leurs produits de beauté et de « désir » arrivent de Chine et d'Inde, transitent par la Côte d'Ivoire, le Cameroun et le Sénégal avant d'arriver au Maroc. Présentés par les commerçant.e.s sur de petites tables ou étalés à même les trottoirs, ils attirent ainsi une clientèle composée aussi bien d'hommes que de femmes, une clientèle à la fois marocaine et étrangère, notamment originaire d'Afrique, d'Europe et d'ailleurs (6).

Exemple d'une table où se vendent des produits de beauté et de « désir » pour femmes et hommes, Bab El Had, Rabat © Sophie Bava, 2018

Nos premières investigations nous ont permis de demander à l'une des commerçantes rencontrées à Rabat en quoi consistait le comprimé connu sur le marché sous le nom de « viagra africain », et pourquoi les hommes se le procuraient. Celle-ci nous a répondu qu'au Sénégal on l'appelait *goraken*. D'après elle, en wolof, *gora* veut dire garçon et *ken* « donner la force ». Sûre des « effets magiques » de son produit, elle nous explique : « des femmes marocaines achètent aussi pour leurs maris. Certaines femmes donnent même de l'argent à leur mari pour acheter le comprimé ». Personne ne semble s'interroger sur la provenance ni sur la conservation de ces comprimés vendus en plein air. Intrigué.e.s, nous interrogeons également les quelques marchands marocains qui tiennent à proximité des stands d'herboristerie traditionnelle pour savoir si ces produits ne concurrencent pas les leurs. C'est par eux que nous apprendrons que la question de la sexualité est très présente dans leur clientèle également et que nombre de leurs produits répondent à cette demande. Ces quelques discussions nous font également relativiser la place de ces marchandises dans le quotidien des Marocain.e.s, même si, sur les stands des herboristes, les produits de désir sont plus dissimulés.

(6) Un commerçant a affirmé que parmi ses client.e.s figuraient aussi des touristes originaires de pays du Golfe.

En ce qui concerne les produits destinés aux femmes, les commerçant.e.s interrogé.e.s ont souligné que les femmes marocaines « enviaient » le corps des femmes originaires d'Afrique subsaharienne. A en croire ces commerçant.e.s, leurs clientes souhaiteraient aussi avoir de « grosses fesses », de « belles poitrines » et des tresses comme les femmes d'Afrique subsaharienne. Ainsi, nous nous demandons si l'attrait des femmes marocaines pour ces produits ne pourrait pas être, aussi, une forme d'« exotisation » des corps des femmes de l'Afrique subsaharienne, lesquels apparaissent dans l'imaginaire social marocain comme un objet de désir et un objet de fantasmes ; des constructions à la fois raciales, sexuelles et genrées bien ancrées dans l'histoire coloniale, arabe et européenne.

Nous n'avons malheureusement pas pu poursuivre cette enquête car les commerçant.e.s de rue ont été chassé.e.s de Bab El Had et de Bab Chellah à Rabat et de Bab Marrakech à Casablanca peu après le début de nos entretiens. Le marché a été ainsi réorganisé avec des emplacements payants mais au sein même de la médina et non à l'extérieur comme c'était le cas. Certain.e.s des commerçant.e.s rencontré.e.s ont réussi à ouvrir des boutiques, des salons de coiffure et de beauté ou bien à se faire engager comme vendeur.euse.s. Comment continuent-elles et ils à commercialiser leurs produits de désir ?

Au-delà des circuits économiques et des savoir-faire des femmes commerçantes de rue dans des mondes commerciaux plutôt masculins, et ce dans un contexte où se produit une sexualisation racisée des corps des femmes et en particulier des corps des femmes noires, nous retiendrons également que certaines vendeuses rencontrées dans le cadre de l'enquête établissent des stratégies de résistance pour contourner les représentations profondément érotisées auxquelles elles sont souvent associées. A Bab Chellah, c'est la première fois que nous voyons des femmes qui s'emparent de leur « identité stigmatisée (7) » pour retourner le stigmate et en faire leur bisness. Cette distance et l'autodérision dont ces petites commerçantes de rue sont capables dans un pays qui les accueille mais où elles sont malmenées au quotidien nous ont beaucoup marqué.e.s. Le lieu même, les interactions avec les Marocaines qui venaient sur les stands se faire tresser les cheveux, poser de faux ongles et de faux cils, l'ambiance au sein de ce groupe qui travaillait sur cette place et qui a dû déguerpir, nous montraient ainsi un autre aspect de la migration au quotidien.

Nous découvrons ainsi la mise en récit du désir de réussite. Ce faisant, même si l'autonomie et l'indépendance, souvent à l'origine des départs des femmes en migration, ne sont pas toujours au rendez-vous, la migration donne néanmoins à ces femmes la possibilité de rompre avec des schémas familiaux et d'autres schémas de domination masculine. Elle leur permet la découverte d'autres mondes sociaux, et en cela elle est aussi une ressource.

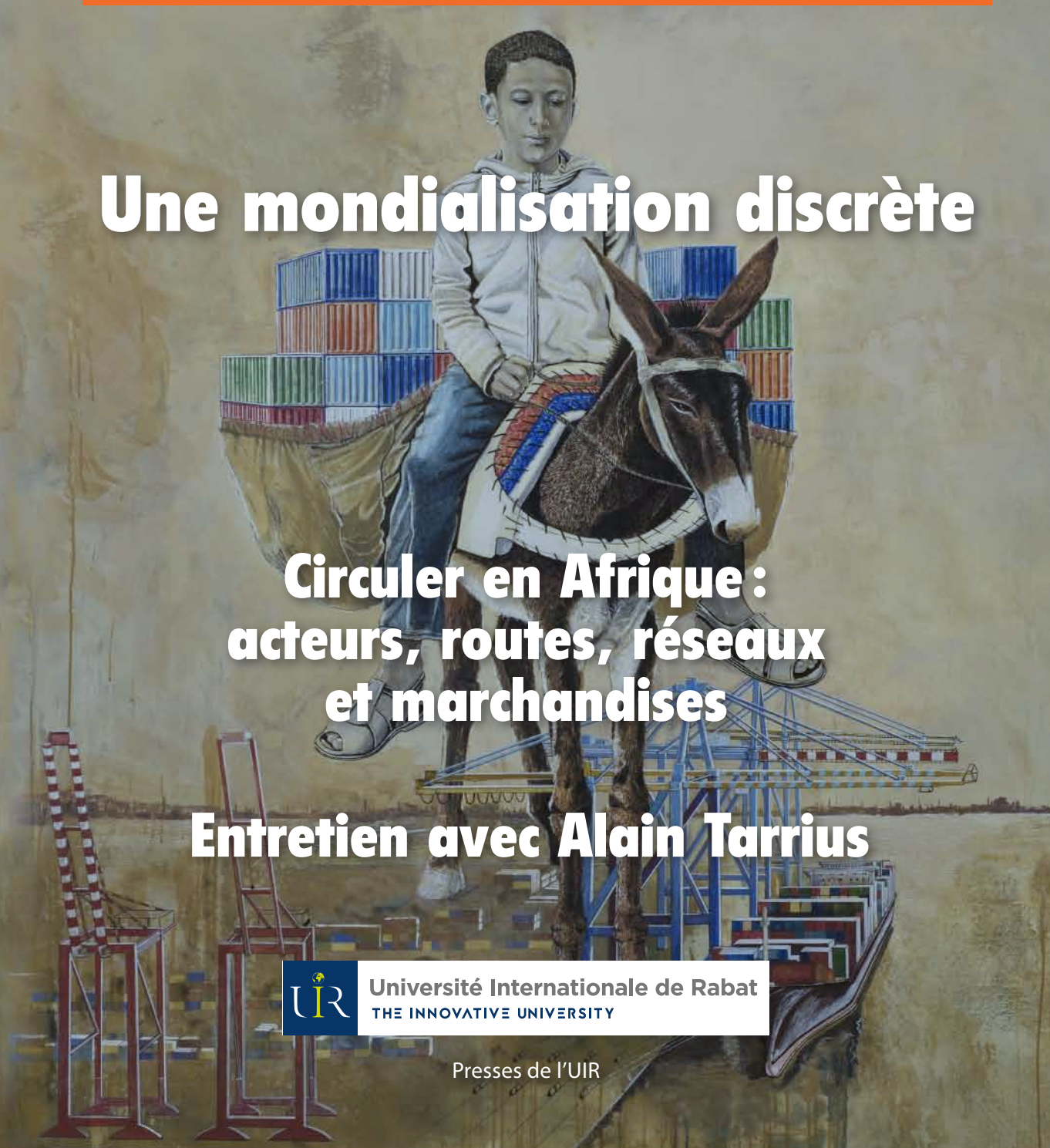
Ainsi, à ce stade de nos observations, il est possible de pointer du doigt les imaginaires sociaux et coloniaux ainsi que les représentations que ce type de commerce, pratiqué par les migrant.e.s subsaharien.ne.s, convoque dans la société marocaine, et la façon dont les femmes en migration y répondent. Si la société marocaine contemporaine est traversée par des rapports de pouvoir, de domination, de genre et de race, nous avons été particulièrement interpellé.e.s par les discours ambivalents et parfois contradictoires entretenus à son égard. D'un côté, on parle d'une société marocaine où « la réalité de la misère sexuelle [est] un fait social, massif, dont les conséquences sont devenues clairement politiques », pour reprendre Leïla Slimani (8), de l'autre, on découvre une société où des femmes et des hommes contournent, à leur manière, les contraintes, transgressent les interdits pour s'épanouir dans leur corps et dans leur vie sexuelle. Toutes ces contradictions qui traversent la société marocaine sont ainsi re-questionnées par ce commerce de rue initié par quelques migrant.e.s africain.e.s au Maroc, contradictions dont les acteur.trice.s s'emparent pour proposer des solutions et créer un marché foisonnant. ■

(7) Goffman Erving, 1975 [1963], *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.

(8) Leïla Slimani, 2017, *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc*, Paris, Les Arènes, p. 129.

AFRIQUE(S) EN MOUVEMENT

n° 4 • Avril 2022



Une mondialisation discrète

Circuler en Afrique : acteurs, routes, réseaux et marchandises

Entretien avec Alain Tarrius

Université Internationale de Rabat
THE INNOVATIVE UNIVERSITY

Presses de l'UIR

Éditeur : **Presses de l'Université internationale de Rabat**
Technopolis Rabat-Shore, Rocade Rabat-Salé
+212 (0)5 30 10 10 45 15 • uir.presses@uic.ac.ma
afriquesenmouvement@uir.ac.ma • www.uir.a.ma

Comité éditorial

Direction de la publication

Farid EL ASRI, anthropologue, professeur d'université et directeur du Center for Global Studies, UIR (Maroc)

Rédaction en chef

Mehdi ALIOUA, sociologue, doyen de Science-Po Rabat et chercheur au Center for Global Studies, UIR (Maroc)
Sophie BAVA, socio-anthropologue à l'IRD, LPED-AMU-MOVIDA et chercheure associée au Center for Global Studies, UIR
Myriem KHROUZ, journaliste, secrétariat de rédaction *Afrique(s) en mouvement*
Beatriz MESA GARCIA, politologue, secrétariat éditorial, Maître de conférence à l'UGB et chercheur au LASPAD (Sénégal) et au Center for Global Studies, UIR (Maroc)

Comité de rédaction

Yousra ABOURABI, politiste, UIR (Maroc)
Chadia ARAB, géographe, CNRS (France)
Zoubir CHATTOU, anthropologue, ENA (Maroc)
Bernard COYAULT, anthropologue, IMAF (France)
Julien DURAND DE SANCTIS, philosophe, UIR (Maroc)
Jean-Noël FERRIÉ, politiste, UIR (Maroc)
Hicham JAMID, sociologue, post-doc, IRD (France)
Sara MEJDOUBI, linguiste, UIR (Maroc)
Harouna MOUNKAILA, géographe, Université Abdou Moumouny (Niger)
Delphine PERRIN, juriste, IRD (France)
Meriem REGRAGUI, juriste, UIR (Maroc)

Comité de pilotage

Abdelaziz BENJOUAD, vice-président à la recherche et développement, UIR (Maroc)
Renaud FICHEZ, représentant de l'IRD au Maroc

Comité scientifique

Hisham AIDI, politologue, USA
Parfait D. ARKANA, anthropologue, Cameroun
Hassan BOUBAKRI, géographe, Tunisie
Florence BOYER, géographe, France
Mohamed CHAREF, géographe, Maroc
Chouki EL HAMEL, historien, USA
Achille MBEMBE, historien, Afrique du Sud
Felwine SARR, économiste, écrivain, Sénégal / USA
Aly TANDIAN, sociologue, Sénégal
Alain TARRIUS, sociologue, France
Catherine WITHOL DE WENDEN, politologue, France

Pré-presse : *Babel com,* Rabat
Impression : *Imprimerie Toumi,* Salé

Dépôt Légal : 2018 MO 4295 • ISBN : 978-9920-9638-1-7